

EXPLORATIONS

Formulation de 3 hypothèses dans le cadre de l'Analyse Partagée du territoire

L'équipe formule trois hypothèses (sur base de toutes les données récoltées) et les éprouve dès janvier 2023 à l'aide d'outils tels que des recueils de données existantes, des canevas d'entretiens individuels et collectifs, des questionnaires, etc.

Voici les résultats des explorations auxquelles toute l'équipe participe.

Hypothèse 1 :

Le dialogue entre les personnes âgées et les jeunes est-il dysfonctionnel ?

1. Comment a été construite l'hypothèse ?

L'hypothèse a été imaginée suite à nos connaissances sur la population de Watermael-Boitsfort, que ce soit au travers de l'interaction avec nos usager·ère·s ou tout simplement nos observations en tant qu'habitant·es ou travailleur·euses de la Commune.

Ce postulat a ensuite été nourri et construit sur la base de certains constats issus du Rapport du Service de Prévention ainsi que dans l'édition "Vieux-Jeunes" du Journal *Parler Les Poches Vides*.

Il en ressort que Watermael-Boitsfort se caractérise par une population âgée au sein de son territoire en comparaison avec les autres communes de Bruxelles.

Par ailleurs, elle accueille un nombre croissant de jeunes, en particulier dans les quartiers où se situent les logements sociaux. Ces habitant·es sont en général issu·es de l'immigration et disposent de moins de revenus.

Le rapport du Service de Prévention de Watermael-Boitsfort met en garde contre l'apparition de deux communautés qui favorisent des dynamiques de polarisation : les

ancien·nes et les nouveaux·elles. Ces divergences sont aussi le fruit de disparités socio-économiques et de l'émergence récente de diversités culturelles. Les tensions se cristallisent donc entre les populations jeunes et les personnes plus âgées où le dialogue semble dysfonctionnel.

Le Journal *Parler les Poches Vides* (un journal de quartier écrit et fabriqué par des citoyen·nes) comprend des "recommandations" pour améliorer le vivre ensemble, notamment entre "vieux" et "jeunes" comme celle de créer des espaces pour les jeunes mais aussi d'autres pour tous les âges et polyvalents dans lesquels toutes puissent cohabiter. Il est aussi encouragé d'organiser des activités mêlant tous types de publics et de développer la communication entre ces différents groupes.

Enfin, la question de l'attitude est aussi cruciale, l'accent est mis sur le respect, la bienveillance et l'ouverture d'esprit.

2. Méthodologie et cheminement

Afin de récolter la parole et de confronter l'hypothèse de base au terrain, notre équipe s'est rendue dans différents quartiers de la commune (Place Keym, Pêcheries, Wiener, Dries, Archiducs) et à différents moments de la journée pour interroger les habitant·e·s sur ces tensions à l'aide d'un questionnaire présenté sous deux versions distinctes : le premier à l'attention des jeunes, le second à l'attention des personnes âgées.

Sur la base des 45 témoignages récoltés, un guide d'entretien individuel est établi pour confronter nos résultats avec des actrices de terrain.

Quatre personnes ont répondu à l'appel pour partager leurs visions de l'intergénérationnel sur le territoire boitsfortois :

- Alice Latta (coordinatrice de l'asbl Mémoire Vive/Vivre Chez Soi)
- Hakim Louk'Man (animateur/coordonateur de la Maison de Quartier des Cités Jardins)
- Narjis Ziam Rami (coordinatrice de la Maison des Jeunes)
- Odile Bury (Échevine de la Transition, de l'Environnement, de la Jeunesse, de l'Information et de l'Informatique, de la Solidarité internationale et du Bien-être animal).

3. Analyse

3.1. Questionnaire

Une première partie du questionnaire est dédiée à la définition pour les un·es comme pour les autres de ce qu'est "un jeune" et "une personne âgée". La parole récoltée n'amène aucun consensus sur ces deux catégorisations, bien au contraire : les tranches d'âges pour définir "jeunes" et "personnes âgées" sont très larges. Les jeunes qualifient rapidement les personnes d'"âgées" et les personnes âgées ont une vision très large de l'âge correspondant au terme "jeune".

Par ailleurs, il apparaît que les personnes interrogées, qu'elles soient jeunes ou âgées, sont très peu en lien avec des personnes issues de générations différentes, hormis dans le

cercle familial. Les réponses récoltées marquent en réalité une absence de dialogue. Les jeunes et les personnes âgées se croisent dans l'espace public, sans se rencontrer. Les échanges restent superficiels et les personnes interrogées ne semblent toutefois pas en demande de vrais espaces ou temps de rencontres. Très peu des sondé-es ont pris part à une activité intergénérationnelle ou ont cherché à y participer. Toutefois, les jeunes ont répondu avec plus d'enthousiasme à l'idée d'y prendre part, là où les personnes plus âgées se disent déjà fort occupées ou y voient peu d'intérêt.

Cette absence de dialogue et ce désintérêt rencontré n'empêchent pas certaines tensions ou peurs ressenties. Si les jeunes peuvent jouir d'espaces dédiés à leur groupe d'âge (skate parc, Maison des Jeunes, agora, etc), il n'existe pas d'endroits destinés spécifiquement aux personnes âgées, vivant chez elles (c'est-à-dire, en dehors des maisons de repos). À noter par ailleurs que notre enquête n'a pas pu toucher les personnes les plus isolées qui, par définition, ne sortent pas ou très peu de chez elles.

Certaines personnes âgées font part d'un sentiment d'insécurité notamment le soir et face à la présence de groupes de jeunes sur l'espace public et se plaignent régulièrement du bruit qui serait occasionné par la présence de ces jeunes dans les quartiers. La question de l'éducation et du respect revient ponctuellement dans les réponses.

De leur côté, les jeunes ont le sentiment de déranger dans l'espace public, d'être victime de nombreux préjugés. La question du racisme revient fréquemment.

Ces perceptions très diversifiées des tranches d'âges nous poussent à étendre l'hypothèse à l'ensemble des générations (pas juste les "jeunes" et les "vieux") et nous interrogent sur la notion d'échange intergénérationnel, sur les problématiques sous-jacentes et les freins à un dialogue intergénérationnel.

Nous confrontons ces réflexions à l'expérience d'acteur·rices de terrain via les entretiens individuels.

3.2. Entretiens individuels

Afin de mieux cerner les notions qui nous sont apparues comme complexes, nous sommes allé-es interroger des actrices de terrain sur la notion d'intergénérationnel et les problématiques en lien.

Si l'intergénérationnel se caractérise par la relation entre des personnes de générations différentes, cette notion mène inévitablement à s'interroger sur la définition du terme "génération". En moyenne, les générations se définissent par une durée de 20-30 ans. Ces tranches d'âges restreintes rassemblent symboliquement des personnes partageant le même environnement socio-économique et ayant vécu les mêmes expériences historiques dans un espace temps défini.

Or selon ces acteur·rices rencontré-es, la notion de génération semble parfois désuète et peu en accord avec les réalités de terrain. Se concentrer sur ces écarts ne correspondrait pas totalement aux enjeux de société actuels. D'une part, nous sommes aujourd'hui plus confrontés que jamais à une multitude de parcours qui se croisent et à une variété de récits : à l'intergénérationnel se mêle également l'interculturel. D'autre part, les conflits peuvent s'illustrer entre des personnes des tranches d'âges faisant partie d'une même génération.

La notion même de “génération” est remise en question : il semblerait que les jeunes évoluent à un rythme frénétique et passent rapidement d’une étape à une autre. Un écart de 5 ans entre des jeunes peut déjà être considéré par certain·es comme un écart générationnel. Ceci rend difficile le lien et le dialogue avec les groupes de jeunes sur le long terme, car, si un travail peut être réalisé avec un groupe précis à un moment donné, ce groupe va vite évoluer, changer de lieu, de comportement ou être remplacé par un autre.

Selon les actrices de terrain, les projets intergénérationnels se construisent autour de projets rassemblant plusieurs générations autour d’une thématique générant de la réciprocité, de l’échange, de la transmission et de la solidarité. Toutefois, l’intergénérationnel est rarement considéré comme une fin en soi mais plutôt comme un outil.

Dans le cadre des activités et projets proposés par ces acteur·ices de terrain, l’intergénérationnel apparaît en filigrane des rencontres. Le projet en tant que tel est moteur de rassemblement, prétexte à la rencontre. Il fait le lien entre les participant·es permettant l’échange, qu’il soit intergénérationnel et/ou culturel.

Les projets suscitant la (re)valorisation de chacun·e dans ses savoirs et compétences, et s’inscrivant comme moments ressources (utiles) permettent de rassembler des personnes d’âges variés.

Ces projets nécessitent un cadre, des lieux de rencontres inclusifs convenant aux horaires et impératifs de chacun·e. Des conditions pas toujours faciles à réunir pour mener à bien ce type de projet et qui agissent régulièrement comme un frein.

Actuellement, le territoire semble cristalliser les tensions et les points de rencontre semblent devenir des points de conflits. Les ancien·nes habitant·es définissent volontiers Watermael-Boitsfort comme un “village” dans la ville. L’arrivée de nouveaux·elles habitant·es, majoritairement jeunes, modifie le cadre de vie très paisible et silencieux et bouscule certaines habitudes. La notion de bruit et la propreté reviennent régulièrement en lien avec ce partage de l’espace public.

Les jeunes disent manquer de lieux ou d’infrastructures qui leur soient destinés et ont le sentiment de ne pas être toléré·es dans l’espace public. Malgré l’existence de certains lieux dédiés, la fréquentation des jeunes sur ces lieux semble déranger et est fréquemment remise en question. C’est d’ailleurs dans ces espaces que les rapports conflictuels surgissent. Ils sont presque inexistantes lorsque les échanges sont plus cadrés, notamment lors d’activités organisées. Par ailleurs, lors de l’organisation de ces activités justement, tant l’avis des jeunes que des personnes âgées est peu sollicité et pris en considération.

Il semble donc essentiel de privilégier des espaces accueillants où chaque participant·e est valorisé·e dans son identité, ses compétences et ses expertises, où chacun·e est acteur·rice et impliqué·e comme citoyen·ne dans la construction des projets et la création d’un cadre co-construit. Les activités répondant à des besoins et préoccupations concrètes communes aux différentes tranches d’âge permettent une réelle réciprocité dans les échanges et semblent favoriser des interactions qualitatives.

4. Conclusion

Plus qu'un dysfonctionnement dans le dialogue entre les "jeunes" et les "vieux", il semble qu'il est plutôt question d'une absence de dialogue entre ces groupes. Les différentes générations se croisent sans se rencontrer par manque d'espaces dédiés et par désintérêt. Si les échanges restent courtois lorsqu'ils sont superficiels, les conflits surviennent lorsqu'il est question de cohabiter et de partager des espaces de vivre ensemble. Ces désaccords mènent rarement à un dialogue entre les personnes concernées et créent une situation de repli.

À la différence d'âge s'ajoute l'arrivée d'une nouvelle population plus jeune issue de l'immigration. Cette nouvelle cohabitation peut être à la source de tensions et générer des préjugés, handicapant ainsi la possibilité d'un dialogue entre les générations. Suite aux changements démographiques et aux disparités socio-économiques, des tensions émergent entre anciens et nouveaux habitants, entre vieux et jeunes. Ces tensions sont nourries par une absence d'espaces dédiés aux uns comme aux autres générant, ainsi que par des préjugés entre ces différents groupes.

Dans un objectif de vivre-ensemble, un travail sur l'intergénérationnel semble donc prendre toute son importance. Toutefois, l'étiquette "intergénérationnel" apposée à un projet peut avoir un effet d'une part cloisonnant et d'autre part stigmatisant. Il stigmatise car il classifie les différentes générations. Les diverses tranches d'âges présentes sur le territoire semblent être souvent sujettes à des préjugés liés à leur âges. Un travail sur l'intergénérationnel implique donc en parallèle un travail de sensibilisation sur l'âgisme et un travail de déconstruction des stéréotypes liés à l'âge¹.

L'étiquette "intergénérationnel" cloisonne aussi, car sous cette terminologie, les autres problématiques liées à l'interculturel et en lien avec le vivre ensemble ne sont pas nécessairement prises en considération. Au vu du contexte démographique et des disparités socio-économiques présentes sur la commune, un travail sur l'intergénérationnel semble donc indissociable d'un travail sur l'interculturel.

L'intergénérationnel ne peut donc pas être traité comme un concept isolé ni comme un objectif en soi. Une approche plus systémique semble nécessaire. Il est important de veiller à ce que cette dimension infuse les projets du Centre culturel à des degrés divers et lorsque cela est possible, en créant des conditions propices au dialogue et à la rencontre

¹ L'âgisme est une notion qui rencontre plusieurs définitions. En effet dans le Robert elle est définie comme une "*discrimination fondée sur l'âge, spécialement envers les personnes âgées.*"

Son pendant est le jeunisme, défini comme le "*culte des valeurs associées à la jeunesse (beauté, performance, etc.)*". Il ne semble toutefois pas exister de notion pour définir les stéréotypes négatifs liés au jeunes.

Néanmoins, L'OMS propose une définition plus large qui entend par cette notion une discrimination liée à l'âge de manière générale :

"L'âgisme apparaît lorsque l'âge est utilisé pour catégoriser et diviser les gens d'une façon qui entraîne des préjugés, des désavantages et des injustices. Il peut prendre de nombreuses formes, se traduisant par des attitudes empreintes de préjugés, des actes discriminatoires et des politiques et des pratiques institutionnelles perpétuant des croyances stéréotypées."

Nous entendons dans ce texte, l'âgisme au sens large.

et en prenant en considération les notions de partage d'espace, d'échanges de services, de solidarité et de transmission.

Hypothèse 2 :

Les initiatives en transition à WB seraient l'apanage des bobos et cela renforcerait la polarisation au sein de la société

1. Comment a été construite l'hypothèse ?

La proposition d'hypothèse se veut d'entrée de jeu un brin piquante. Elle fait débat entre nous et s'affine au gré de nos échanges.

La lecture d'un entretien de Sylvie Tissot dans le journal Reporterre vient nourrir nos réflexions. En effet, la sociologue démontre que l'usage du mot « bobo », notamment sur les réseaux sociaux, a pour objectif de discréditer les écologistes en laissant entendre que les questions écologiques sont secondaires et éloignées des considérations du « vrai peuple ». L'écologie serait une préoccupation de privilégié·es, éloignée des questions essentielles et, par ailleurs, les classes populaires n'auraient aucune sensibilité écologique.

Le terme de "bobo" est aussi critiqué par la sociologue. « *Trop imprécis, chargé idéologiquement, (il) détourne l'attention des rapports de domination exercés par les classes supérieures. Car il y a bel et bien des privilégié·es dans notre société* »² dit-elle. Fallait-il dès lors parler de bourgeoisie pour désigner les classes supérieures. Nous n'en sommes pas convaincus.

Dès lors, nous nuancions la formulation de l'hypothèse :

« Les initiatives en transition à WB sont initiées et portées par des personnes qualifiées de "bobos" et ne rencontreraient pas l'adhésion de l'ensemble des habitants. Cela renforcerait un sentiment d'exclusion et une polarisation croissante. »

2. Méthodologie et cheminement

Pour vérifier cette hypothèse, nous optons pour la méthode questionnaire qui permet de dégager une perception globale. Toute l'équipe est mise à contribution pour dégager dans un premier temps un échantillon le plus représentatif possible des habitant·es de WB. Une vingtaine de personnes sont ainsi identifiées et sondées. La rencontre prend 30 minutes en théorie, mais souvent nos interlocuteurices restent au-delà du questionnaire pour échanger leurs points de vue.

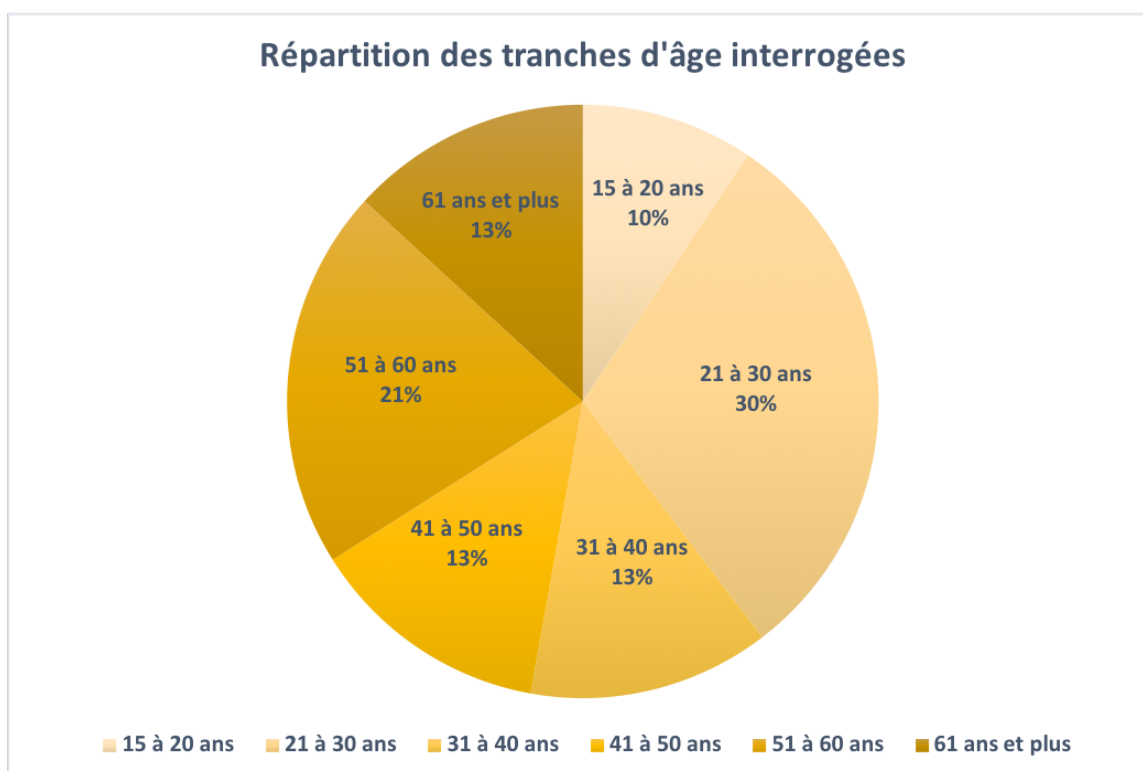
En parallèle, nous réalisons un flyer avec un QR code pour inviter les habitants à répondre à nos questions. Celui-ci est distribué dans des lieux divers : maisons de quartier, CPAS, parc sportif, écoles des devoirs, maison des jeunes, commerces, etc. L'annonce est aussi présente sur les réseaux sociaux.

² « La stigmatisation du « bobo » tente de disqualifier les luttes écologistes ». Entretien avec Sylvie Tissot, Reporteresse, 1er juillet 2020

Pour atteindre notre objectif de 50 répondant-es, nous interrogeons aussi les personnes participant-es à nos activités tout en continuant des rencontres dans l'espace public.

3. Analyse

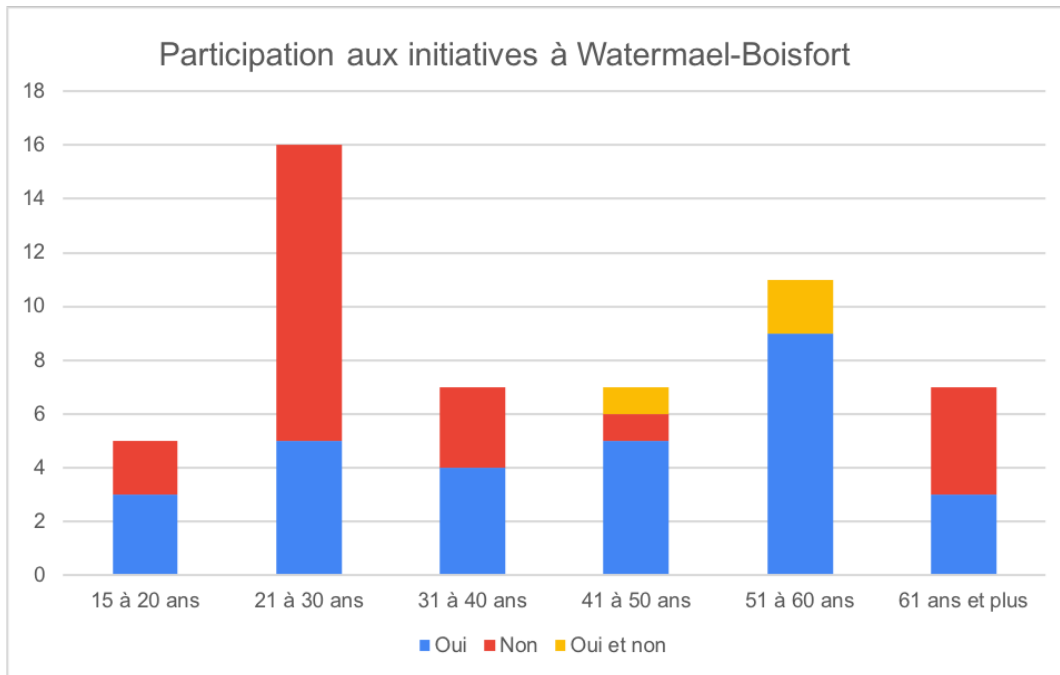
Lors de l'enquête, une attention particulière est portée à la diversité des âges comme l'indique le schéma ci-dessous.



Parmi les 53 personnes interrogées, nous avons sondé six tranches d'âge différentes allant de 15 à 61 ans et plus, en particulier les 21-30 (30%) et les 51-60 ans (21%). En effet, à mi-parcours du sondage, nous nous sommes rendu compte que nous avons très peu de personnes entre 21 et 30 ans. Nous nous sommes alors concentré-es vers cette génération. Les 51-60 ans font partie du public majoritaire à La Venerie, il a donc été plus facile de les trouver.

La plupart des répondant-es sont lié-es au territoire de Watermael-Boitsfort et aux abords de la commune (98,1%). La majorité des citoyen-nés se sent concernée à hauteur de 85 % par les initiatives en transition écologique.

Les principales initiatives citées sont le Chant des Cailles, la Recyclerie, Frigo Récup', le Repair café, l'Espace Transition, les Marcottes, l'épicerie participative, les potagers collectifs et les composts de rue. Un peu plus de la moitié des personnes consultées semblent participer à ces actions pour aspirer à un avenir plus vert.



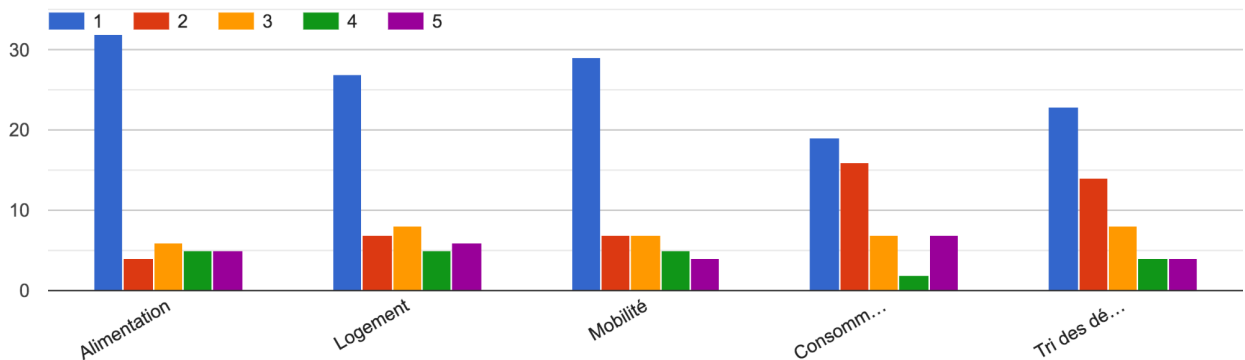
Sans surprise, la participation à ces actions écologiques semble croître avec l'âge jusqu'à 60 ans. Les personnes de plus de 61 ans montrent un plus faible intérêt pour ces initiatives. L'âge des citoyens interrogés n'a pas d'impact sur l'orientation de la réponse. Rares sont les personnes qui n'ont pas d'avis sur la question.

Le manque de temps est une des causes principales du non-engagement à ces projets écologiques, en particulier chez les jeunes adultes, suivi de l'absence d'information. Certains soulignent également des obstacles financiers qui peuvent limiter l'accessibilité de ces initiatives à certains segments de la population.

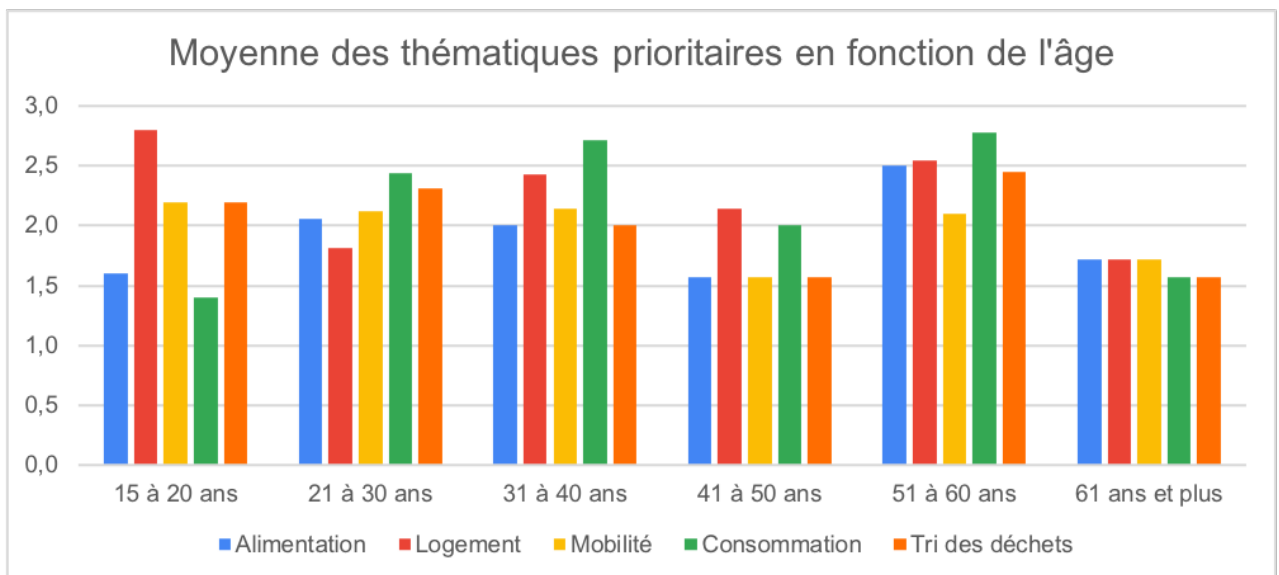
Les suggestions pour améliorer les initiatives existantes à Watermael-Boisfort sont diverses. Certain-es suggèrent une meilleure communication et une plus grande visibilité des actions déjà en place, ainsi qu'une augmentation du nombre d'initiatives disponibles. Sont également soulignés l'importance d'informer et de sensibiliser les populations défavorisées, ainsi que de créer des mécanismes d'accès prioritaire pour les personnes moins privilégiées. Certain-es estiment qu'il faudrait davantage soutenir les espaces favorisant les liens sociaux, tout en développant des collaborations entre différents projets.

D'autres suggestions incluent la diminution du coût des transports en commun, l'amélioration de la circulation et des infrastructures cyclables, ainsi que des politiques plus ambitieuses. Enfin, la communication, l'inclusion sociale et l'accessibilité financière sont également mentionnées comme des axes d'amélioration importants.

8) Quelles seraient vos thématiques prioritaires sur les questions environnementales actuelles ? 1 très important ; 5 moins important



L'alimentation, la mobilité et le logement semblent plus prioritaires que le tri des déchets et la consommation locale.



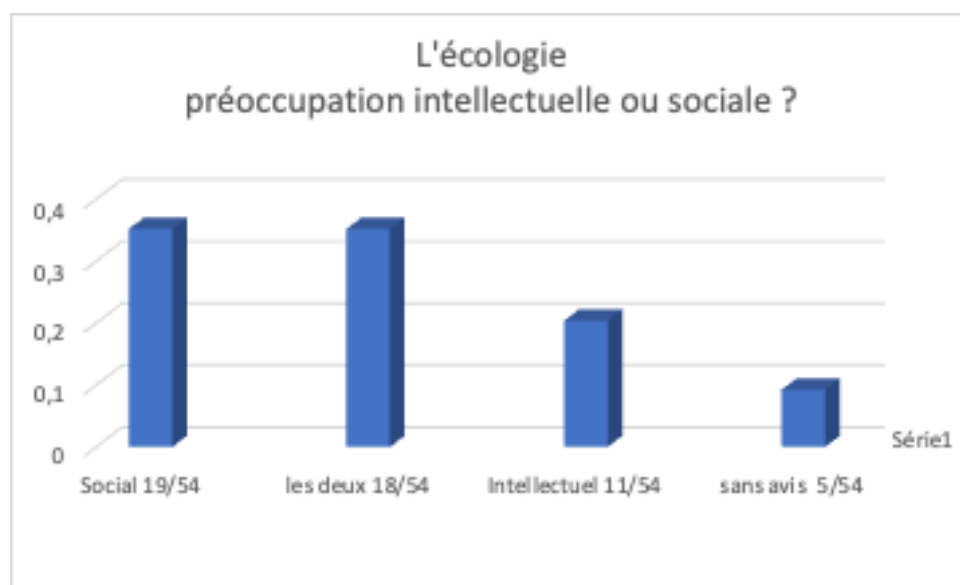
Les jeunes de 15 à 20 ans paraissent moins concernés par l'alimentation et la consommation et placent le logement comme thématique prioritaire. Le niveau des priorités semble s'égaliser avec l'âge.

L'idée selon laquelle les initiatives écologiques seraient principalement soutenues par des individus qualifiés de "bobos" et qu'elle engendrerait un sentiment d'exclusion soulève des réactions multiples et variées. Peu nombreuses sont celles et ceux qui réfutent la présence et la place des « bobos » au sein de ces initiatives. C'est davantage la question de l'exclusion qui suscite des commentaires.

Certaines estiment que cette exclusion découle d'un manque de compréhension du public visé. D'autres soulignent la lente évolution vers une plus grande inclusion. Par ailleurs, des critiques sont émises envers les comportements contradictoires des "bobos" et le rôle des médias dans la perpétuation de cette image. L'accès inégal à l'information et

les préoccupations socio-économiques sont également évoqués comme des obstacles à une adhésion généralisée. En somme, il apparaît que la question de l'inclusion dans les initiatives écologiques est complexe et multifactorielle.

Pouvons-nous caractériser l'écologie sous un aspect intellectuel ou social ou ces qualificatifs se chevauchent-ils ? Les réponses vont-elles confirmer celles sur lesquelles nous interrogeons les citoyen·nes sur les "bobos" ? Le résultat est probant, une équité dans les valeurs, quel que soit l'âge, conforte et confirme les réponses précédentes. Nous sommes dans une parfaite adéquation entre l'aspect social de l'écologie et le mix des deux.



La plupart des personnes, soit 86 %, pensent que le Centre culturel a un ou des rôles à jouer dans ces questions de transition écologique. « Au fond je vous adore, vous portez haut le besoin de rêver, partager, comprendre, se questionner » nous confie une habitante.

Que pourrait et/ou devrait faire le Centre culturel ?

Les sujets de la transition écologique sont intimement liés aux préoccupations sociales. Et les personnes interrogées ont très majoritairement encouragé La Vénèrie à jouer un rôle pédagogique, de sensibilisation et d'information.

Plusieurs pistes sont évoquées par les personnes sondées :

- Apporter les questions de transition et d'écologie dans les écoles dès le plus jeune âge.
- Organiser des événements tels que : programmer des scènes d'humour sur le sujet ; proposer des ateliers artistiques en lien ; programmer des conférences ; proposer des espaces de citoyenneté et soutenir les habitant·es et/ou asbl impliqué·es dans la transition écologique.

Notons aussi la demande de nombreux participant·es de ne pas rendre ces questions et débats trop intellectuels au risque d'exclure une partie de la population. L'accessibilité doit aussi être garantie d'un point de vue financier (prix libre et/ou gratuité).

Une majorité de personnes sondées estiment que l'écologie est une question intellectuelle ET sociale, l'un ne fonctionnant pas sans l'autre de leur avis.

Parmi les 5 % de personnes qui estiment cette question comme une préoccupation uniquement intellectuelle, 90 % le regrettent.

Ils semblent considérer que l'écologie concerne en majorité des personnes plus éduquées ou cultivées et que les personnes défavorisées ont des préoccupations et problèmes plus urgents à gérer.

Et pourtant, le problème du dérèglement climatique, de la dégradation de notre environnement et de nos espaces de vie concerne tout le monde et risque d'affecter davantage les moins nantis.

4. Conclusion

Une phrase récoltée lors de notre enquête apporte un bon résumé à cette question : "L'écologie devrait être éducative".

L'hypothèse est positivement reçue par celles et ceux que nous avons rencontrés. Une quinzaine de personnes ont répondu spontanément à la diffusion papier et digitale de l'enquête.

Après analyse de toutes ces réponses, il paraît clair que les questions écologiques interpellent et qu'en fonction du milieu social, les préoccupations divergent.

Le Centre culturel peut jouer un rôle précieux dans la perception, la compréhension et l'engagement des publics, en mettant l'accent sur les jeunes générations au travers d'outils pédagogiques et culturels.

Concrètement, le festival *Respire, on ne va pas se défilier* en novembre 2023, vient répondre aux besoins et idées récoltés durant l'enquête. Ateliers créatifs, théâtre, cinéma, débat, rencontre et dispositif participatif viennent ainsi rythmer une semaine dédiée à la pollution textile.

Sur proposition d'une citoyenne, nous co-organisons des balades pour découvrir des plantes comestibles. Une manière ludique d'aborder des questions plus larges liées à la transition écologique et d'inviter les participants à rejoindre l'Espace Transition, lieux de rencontre, de débat et d'échange d'information sur les initiatives à WB.

Hypothèse 3 :

À Watermael-Boitsfort, la précarité des revenus entraîne la précarité des relations

1. Comment a été construite l'hypothèse ?

Le diagnostic local 2022 du Projet de Cohésion Sociale (PCS) des Trois Tilleuls donne des chiffres édifiants sur les inégalités qui traversent la commune de Watermael-Boitsfort.

En surface, la commune connaît un taux de chômage plus bas que la moyenne régionale (12,89 % contre 18,65 %) et les revenus imposables sont plus élevés que la moyenne pour la région (35.378 € contre 27.449 €). Malgré tout, parmi les habitant·es du quartier des Trois Tilleuls, le taux de revenus salariés est de 24,9 %, contre 61,9 % de taux de remplacement (pensions, chômages, mutualité, allocations liés à un handicap ou revenus d'intégration sociale).

Il faut aussi prendre en compte le fait que « Watermael-Boitsfort présente la particularité d'être la commune bruxelloise qui compte la proportion de logements sociaux la plus élevée de la région bruxelloise : le taux de logements sociaux (part de logements sociaux pour 100 ménages) s'élevait à 18% en 2016. » (Parler les poches vides n°2, Riches-pauvres)

Sur base d'entretiens avec des habitant·es du quartier, l'équipe du PCS fait plusieurs constats. Une bonne convivialité entre voisin·es reste à renforcer et à approfondir. Les personnes ont envie de se rencontrer, mais dans les faits, en dehors des formalités, il n'y a pas de liens particuliers qui se créent malgré la proximité. Il existe aussi « certaines frustrations et frictions entre habitants, qui se positionnent comme "anciens boitsfortois-es" versus "nouveaux arrivant-es" (stigmatisé-es comme des populations précaires d'origine étrangère et de confession musulmane). »

Les assistant·es sociales du service social du Logis-Floréal rapportent pour leur part un grand isolement des habitant·es à la sortie de la crise du Covid. Les liens se sont distendus ou perdus et il est désormais difficile de mobiliser les personnes.

Dans le quartier des Trois Tilleuls, 44,2 % des ménages sont composés de personnes isolées. Des entretiens avec des actrices actives sur la commune révèlent une paupérisation de la population (augmentation de 35% des demandes d'aides sociales au CPAS, pouvoir d'achat en baisse...) et aussi un isolement en hausse d'une partie de la population, en particulier dans les franges précarisées.

Le deuxième numéro du journal intime de quartier *Parler les poches vides* (2020), qui questionne « où en sont les questions de pauvreté à Watermael-Boitsfort et au-delà », confirme ces constatations après des consultations des habitant·es sur le terrain. Voici quelques réactions édifiantes de jeunes boitsfortois-es lorsqu'on les questionne sur leur intégration dans la commune et qui ont été reprises dans le journal :

« Si on peut changer ce mot... Désintégrer, quoi ! Ah, ça, ça peut prendre un autre sens... »
ou encore « Être intégré à Boitsfort, c'est une autre histoire, c'est difficile en fait. Parce que tes voisins ne te parlent pas, restent de leur côté... Par contre, tout le monde sait ce que tu fais dans ta vie, en fait, c'est le côté village quoi. Mais le mauvais côté, c'est qu'on n'accepte

pas les nouveaux, qu'ils soient belges ou qu'ils soient musulmans, n'importe quoi, c'est simplement... Le fait qu'ils ne viennent pas de Boitsfort. »

Partant de tous ces constats, nous remarquons donc une augmentation de la précarité à Watermael-Boitsfort, mais aussi du sentiment d'isolement des habitant·es. Nous avons donc voulu questionner la corrélation qui pourrait exister entre ces deux bilans. Est-ce que le fait de s'appauvrir fait perdre le lien ? Est-ce que le fait de ne pas pouvoir vivre décemment empêche la participation à la vie sociale et culturelle de la commune ?

2. Méthodologie et cheminement

Pour valider notre hypothèse, nous avons décidé de commencer par regarder le film réalisé par le Centre d'Expression et de Créativité de La Vénèrie : *Vivre ensemble et tout ça ... Ce n'est pas toujours le cas* dont voici le synopsis :

« Partant du constat que l'image de notre commune ne reflète pas toujours sa diversité, un groupe de Boitsfortois·es a écrit et réalisé ce film d'atelier afin de rendre visible l'invisible et de faire accepter à Watermael-Boitsfort sa part de pauvreté comme faisant partie de son identité. »

En effet, ce projet reprend les grandes idées de notre postulat de départ : Watermael-Boitsfort, malgré son image de commune aisée, abrite une population ne correspondant pas à cet imaginaire collectif, ce qui peut cristalliser des tensions. Nous l'avons vu récemment, avec l'arrivée des installations temporaires pour héberger les réfugié·es ukrainien·es sur le Chant des Cailles, ou l'installation prochaine d'une mosquée dans le quartier du Dries.

Le film *Vivre ensemble et tout ça ... Ce n'est pas toujours le cas* nous permet notamment de nous interroger sur la représentation des habitant·es précarisé·es de la commune : dans nos activités, dans nos questionnements, nous retrouvons souvent le même échantillon de public, les mêmes habitué·es. Dans le cadre de notre hypothèse, nous décidons de donner la parole à ces personnes qui vivent dans la commune, mais ne l'habitent pas.

C'est ainsi que nous faisons le choix d'utiliser un premier outil : le micro-trottoir. Nous ciblons trois quartiers pour toucher un échantillon représentatif d'habitant·es de la commune : le Dries - Keym, les Archiducs - Trois Tilleuls et le Coin du Balai - Wiener. À l'aide de questions simples, un peu provocantes, nous abordons les trois notions présentes selon nous dans notre hypothèse : le fait d'être nouvel arrivant précarisé socialement, la précarité financière et l'isolement qui en dépendrait.

Les questions sont les suivantes :

- Est-ce que vous avez des ami·e·s d'une autre origine, d'une autre religion ? Si oui, qu'est-ce que ça vous apporte ? Si non, pourquoi pas ?
- Est-ce que vous avez des ami·e·s qui connaissent la précarité ? Si oui, qu'est-ce que cela vous fait ?
- Est-ce que vous participez à des événements organisés dans le quartier ?
- Vous sentez-vous isolé ?

Notre envie, après l'utilisation de cet outil brut qu'est le micro trottoir, est de constituer un groupe intéressé de discuter des axes abordés plus longuement, dans le cadre d'un

entretien collectif. C'est pourquoi nous proposons systématiquement après chaque rencontre de rejoindre ce groupe, et prenons les coordonnées de la personne dans le cas d'une réponse positive.

Pour continuer notre exploration de l'hypothèse, une partie du groupe assiste à un visionnement public du film du CEC, en présence de Nawal Ben Hamou, Secrétaire d'État à la Région de Bruxelles-Capitale, Ministre de la Cohésion sociale et du Sport, suivi d'un moment de rencontre / discussion.

Bien que très intéressant, l'échange suivant la projection reste très fort centré sur le logement, ce qui ne rentre pas vraiment dans notre hypothèse. Nous récupérons toutefois la liste des participant-es pour les inviter à notre entretien collectif.

Nous préparons les questions pour cet entretien, en nous basant sur les réponses obtenues lors des micros-trottoirs :

- Axe 1 : Qu'est-ce que la précarité ? Comment on y entre, comment on en sort ?
- Axe 2 : Qu'est-ce qui crée de l'isolement ? Comment on y entre, comment on en sort ?
- Axe 3 : Qu'est-ce qu'un lieu de culture selon vous ? Quel lieu de culture fréquentez-vous ? Quels sont les lieux de culture où vous vous sentez écouté·e·s, où vous pouvez vous exprimer ?
- Axe 4 : Pour vous, est-ce que la précarité financière engendre de l'isolement social?

3. Analyse

3.1. Micro-trottoirs

Nous partons à la rencontre des passant-es dans différentes zones de Watermael-Boitsfort. Nous avons déterminé trois zones : Wiener et Coin du Balai, Dries et Keym, Archiducs et Trois Tilleuls que nous avons explorées en duo par le biais de micro-trottoirs. Nous interrogeons à chaque fois une dizaine de personnes.

Du côté de la zone Archiducs - Trois Tilleuls, on constate que la plupart des gens du quartier côtoient la précarité de près ou de loin, soit suite à l'inflation, aux conséquences de la pandémie de Covid ou autres aléas de la vie. Mais malgré cela, on ressent plutôt le quartier comme un quartier solidaire, où le lien social est présent entre habitant-es. Peu se sentent isolé·e et la plupart des gens interrogés participent notamment aux activités de la Maison de quartier des Cités-jardins, véritable lieu de vie collectif bien identifié par les habitant-es du quartier. La seule personne se sentant isolée évoque des problèmes de santé qui la force à rester beaucoup chez elle. La plupart des personnes côtoient d'autres communautés que la leur, défendent cette mixité et la trouvent enrichissante.

Du côté du Coin du Balai et de Wiener, suite à nos micros-trottoirs, nous nous rendons compte que les gens sont moins isolé·es ou si c'est le cas, ce n'est pas forcément lié à la précarité. Certain-es constatent la précarité de loin mais ne la vivent pas forcément. Et pour la plupart, iels ne participent pas aux activités du quartier.

Pour explorer le quartier du Dries, nous participons à un petit déjeuner organisé par la Maison de quartier durant le mois d'août où nous rencontrons plusieurs personnes, majoritairement âgées et à la retraite. La plupart d'entre elles nous relatent que, effectivement, iels ont beaucoup de connaissances dans le quartier qui sont dans la précarité et ont du mal à joindre les deux bouts, surtout les personnes âgées et isolées ou les parents solo et que ce cas de figure touche beaucoup de monde dans le quartier. La distribution de nourriture est nécessaire, mais il existe aussi une solidarité entre habitant·es. La plupart des personnes que nous avons interrogées ce jour-là nous disent qu'iels participent souvent aux activités de quartier, notamment celles organisées par la Maison de quartier du Dries et Akarova, le Projet de Cohésion Sociale (PCS) d'Ixelles. Ces activités encouragent plus de mixité au sein des groupes et permettent d'apprendre à connaître des personnes d'autres origines.

En général, dans les trois quartiers, les personnes regrettent leur impuissance face à la précarité de connaissances ou de voisin·es.

3.2. Entretien collectif

Chaque mercredi s'organise à l'Espace Mosaïque, le Projet de Cohésion Sociale (PCS) de WB le Café papote, moment d'échanges et de concertations des habitant·es du quartier des Trois Tilleuls. Nous profitons de ce rendez-vous hebdomadaire pour aller poser des questions similaires à celles de nos micros-trottoirs à 13 personnes réunies un après-midi d'août. Voici leurs réponses et leurs avis :

1/ Qu'est-ce qu'un lieu de culture selon vous ? Quels lieux de culture fréquentez-vous ?

Les habitant·es donnent différents exemples de lieux et d'activités culturels : les musées, les théâtres, les expositions, des lieux de patrimoine (le parc de Vilvoorde). Une partie du groupe accède à des lieux grâce aux propositions de sorties gratuites organisées par le CPAS. Cependant, les conditions d'accès à ces sorties lancent un débat : les personnes qui ne sont pas bénéficiaires du CPAS peuvent aussi avoir des fins de mois difficiles et aimeraient pouvoir accéder à ces visites collectives. La question de l'hétérogénéité du groupe et de la rencontre se pose. Celle des conditions d'accès à la culture aussi.

L'une des animatrices du PCS soulève le fait que les tarifs peuvent être un frein à l'organisation des sorties lorsqu'ils sont trop élevés (des expositions à 25 € par personne par exemple). Une personne réplique qu'iels auraient dû tout de même se rendre devant le lieu de l'exposition pour protester, c'est ça aussi la culture !

D'autres exemples, relevant plus au premier abord de la sphère du social sont donnés : les ateliers cuisines et les repas communautaires, les potagers collectifs ou les ateliers de jardinage. Mais la définition de la culture peut être plus ou moins élargie selon le contexte.

2/ Quels sont les lieux de culture où vous vous sentez écouté·e-s, où vous pouvez vous exprimer ?

Lors des sorties culturelles, les habitant·es ne s'expriment pas : iels suivent en général un guide ou écoutent un audioguide. La première option remporte plus d'adhésion, car avoir une personne avec soi permet de créer un échange, de poser des questions, d'impliquer

tout le groupe et d'avoir l'impression de passer un moment qualitatif ensemble plutôt que d'être chacun·e de son côté.

Les membres du groupe ne se sentent pas actrices dans les lieux comme les musées. La différence entre les productrices et les consommatrices de culture est soulevée. Des exemples sont donnés, tout en précisant que les occasions d'être dans le faire sont rares : des ateliers d'écriture où tout le monde peut produire un texte de qualité, les débats après un film ou une pièce qui permettent de mélanger les points de vue, même ceux très éloignés du sien. Ce qui est difficile, c'est d'accepter ces derniers.

Mais il existe des lieux de proximité où iels se sentent écouté·es, à commencer par le Café Papote. Les autres maisons de quartier sont citées (Dries, Cités-Jardins) ou des Cafés Papotes dans d'autres communes (Woluwe-Saint-Lambert), de même que le Centre de santé mentale.

3/ Qu'est-ce qui crée de l'isolement ? Comment on y entre, comment on en sort ?

Pour expliquer les causes de l'isolement, les habitant·es citent différentes circonstances de la vie : les problèmes familiaux, le deuil, la dépression, le divorce, les problèmes de santé (physiques et mentaux), le manque de confiance en soi, la peur des autres (d'autres origines, d'autres milieux). La pandémie de Covid et les confinements sont aussi cités à plusieurs reprises.

Un débat se crée autour du fait de savoir si l'isolement est un choix ou non. Deux points de vue s'opposent. Pour les un·es, sortir de l'isolement serait une question de volonté : on y entre et on en sort par choix. Parfois, s'isoler permet de se reconstruire, de prendre le temps de faire son deuil, de surmonter les difficultés. Dans d'autres cas, certain·es se "complaisent" dans leur isolement : iels ne ressentent pas le besoin d'aller vers les autres, de développer leur vie sociale. Dans ce cas-là, iels n'en souffrent pas toujours. Pour celles et ceux qui veulent en sortir, il faut aller vers les autres, petit à petit, pour ouvrir de nouvelles portes, commencer par des moments simples.

Pour les autres, la question de la sortie de l'isolement est plus complexe. Tout le monde n'est pas sur le même pied d'égalité : pas les mêmes moyens, les mêmes ancrages, les mêmes accès à l'information, les mêmes discriminations. Pour cette partie du groupe, il faut différencier la solitude choisie de l'isolement. La phobie sociale, qui n'est pas un choix, est notamment évoquée.

4/ Qu'est-ce que la précarité ? Comment on y entre, comment on en sort ?

Qui sont les précaires ? Les habitant·es évoquent les sans chez-soi, les très pauvres, les réfugié·es. Concernant la précarité, il y a un plus grand consensus du groupe pour dire qu'il ne s'agit pas d'un choix, mais d'une fatalité. Elle a toujours existé et elle est maintenue par des élites : le cas de la guerre en Ukraine est évoqué car si la hausse des prix de l'énergie pour tout le monde renforce la précarité, les actionnaires de Total n'auraient jamais gagné autant. Des aides existent, mais encore faut-il pouvoir en bénéficier et en être informé·e.

Sortir de la précarité est un défi. C'est parfois une double peine, car la situation de précarité engendre d'autres problèmes, notamment de santé mentale qui créent des cercles

vicieux. La dépression s'invite à cause de la difficulté du quotidien, empêchant de trouver l'énergie et la motivation de s'en sortir. La question de l'addiction (drogues, alcool, etc.) est aussi mise sur la table en tant que cause de précarité et de frein à en sortir. Malgré tout, petit à petit, avec du soutien et les bonnes conditions réunies, il est possible de s'extirper, de rembourser et d'aller vers un futur plus stable et confortable comme en témoigne un-e membre du groupe qui a pu améliorer son quotidien. La solidarité peut et devrait être un levier pour permettre à un plus grand nombre de personnes précaires de "se remettre en marche". Les influences extérieures sont d'une grande importance pour donner la force et le courage de ne pas baisser les bras.

5/ Pour vous, est-ce que la précarité financière engendre de l'isolement social ?

Les habitant-es n'ont pas de réponse claire à cette question. "L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue". Le travail des associations permet de participer à des activités gratuitement ou à moindre coût. Cependant, le fait de ne pas avoir de moyens peut créer un sentiment de honte lorsque l'on n'est pas privilégié-e. Ne pas pouvoir partir en vacances ou aller au restaurant peut renforcer le sentiment d'isolement ou obliger à se replier sur soi-même. C'est difficile de dire à des ami-es qu'on ne pourra pas sortir avec elleux à cause d'un manque de moyens.

4. Conclusion

La précarité existe à Watermael-Boitsfort et elle est un sujet de préoccupation pour les habitant-es, peu importe si iels sont touché-es directement ou pas. Bien que la population de la commune jouisse d'une image de privilégié-es et de "bobos", ce n'est pas le cas dans la majorité des cas, notamment à cause du grand nombre de logements sociaux sur le territoire.

Être précaire n'a pas forcément de corrélation directe avec le fait d'être isolé-e. Sans nier que la précarité des revenus peut entraîner un isolement social et un sentiment de honte, l'isolement a d'autres causes qui peuvent aussi toucher des personnes qui ont plus de moyens (comme les problèmes de santé). La solitude est parfois aussi choisie.

Une solidarité se crée entre habitant-es dans les quartiers où il y a beaucoup de logements sociaux (Logis Floréal et Dries) et plus de personnes précaires, démontrant une envie d'aider les autres à s'en sortir et à mieux vivre, ensemble, dans le même quartier.

L'entretien collectif comme les micros-trottoirs saluent le travail des actrices sociales de la commune, très actif-ves sur le terrain. Les Maisons de quartier permettent de créer des moments de convivialité et d'accéder à la culture gratuitement ou à des prix très démocratiques. Elles forment du lien et des endroits refuges où réfléchir, partager et faire vivre le quartier, ensemble.